

## L'éclaireur

Par Hervé Ancil

Quand on lui pose une question, il marque toujours une pause avant de répondre. Et quand enfin il se décide à parler, il soupèse chaque mot comme pour en prolonger la portée. Et sans doute aussi pour en mesurer l'effet. Voilà monsieur Jacques.



© Dreamstime

Une fois l'an, nous refaisons le monde avec notre vieux professeur, le temps d'une soirée. C'est devenu un rituel. Nous, c'est Maude, François et moi, ses étudiants d'hier, devenus des adultes depuis trop longtemps. Monsieur Jacques est maintenant à la retraite, mais il n'a pas perdu son ascendant sur nous. À jamais nous serons ses étudiants, à jamais il restera notre professeur. Lorsque nous nous retrouvons, chacun regagne son personnage et nous reprenons notre histoire commune là où nous l'avions laissée. Ainsi va le cours des relations humaines.

Notre dernière rencontre a eu lieu la semaine dernière. C'était une fin d'après-midi d'hiver. Le ciel diffusait une lumière blafarde ; l'éclairage de rue allait bientôt prendre le relais du jour. Une neige aérienne tombait, comme dans les vieux contes. Avec un peu d'imagination, on aurait pu entrevoir l'ombre de l'allumeur de réverbères, comme au temps des nuits romantiques, avant l'arrivée de l'électricité.

Monsieur Jacques était en grande forme. Après les civilités d'usage, la discussion s'est vite animée. Comme à son habitude, le professeur nous a soumis une question à débattre : nos politiciens nous aiment-ils trop ?

Nous avons longtemps tergiversé, pour finalement en arriver à des évidences : les politiciens sont des éternels mal-aimés, ils traînent depuis des temps immémoriaux à la queue dans les sondages d'opinion sur l'appréciation des professions, etc. « Au fond, nous les prenons comme boucs émissaires pour toutes les mauvaises nouvelles qui nous tombent dessus », trança François. « Tout ça parce que nous n'avons aucune idée de leur travail, des choix déchirants qu'ils doivent faire », ajouta Maude, qui a travaillé quelques mois dans un bureau de ministre.

« Nous sommes des citoyens avant d'être des consommateurs. Or, les citoyens ont besoin qu'on leur parle de solidarité, de bien commun. »

Monsieur Jacques, qui nous observait depuis plusieurs minutes, nous interpella gentiment : « Quelle était la question, les amis ? Nos politiciens nous aiment-ils trop ? Vous avez plutôt répondu à l'interrogation : aimons-nous suffisamment nos politiciens ? [ Le professeur a toujours aimé nous prendre à contre-pied. ] Je vous signale que des guerres ont été déclenchées dans l'Histoire parce qu'on avait mal compris la question, sans parler de toutes les " chicanes de clôture ". »

Et la réponse, monsieur Jacques ? « Je crois bien que oui, reprit-il après une hésitation, les politiciens nous aiment trop. Sinon, pourquoi feraient-ils autant de cabrioles dans les émissions de variétés ? Pourquoi insisteraient-ils pour qu'on les tutoie et qu'on les appelle par leur prénom ? Pourquoi encore toutes ces promesses pendant les campagnes électorales, pourquoi cet étalage de « crédits d'impôt » ou de « tarifs gelés » comme autant de « prix coupés » du premier Wal-Mart venu ? Nous sommes des citoyens avant d'être des consommateurs. Or, les citoyens ont besoin qu'on leur parle de solidarité, de bien commun. »

Monsieur Jacques était en verve. Il faut dire qu'on touchait là un point sensible. Le vieux professeur avait toujours tenu la politique pour une chose digne. Aussi était-il outré par la tendance actuelle au populisme. Ce fut là son seul emportement de la soirée. Nous avons vite convenu que l'arrivée du nouveau président américain, Obama, marquait une page d'histoire. Quelqu'un (peut-être moi) s'est même enflammé : « Je souhaite que nos politiciens aussi nous parlent d'avenir et de la grandeur de notre Amérique à nous. Qu'ils nous disent à leur manière, dans notre langue, avec nos mots : " Oui, nous le pouvons. " »

Ce fut là le ton de la soirée. On a parlé d'élection, d'éducation, d'économie, de culture. Monsieur Jacques a orienté les débats, informé, précisé, donné la parole à chacun. Il nous a constamment ramenés au dialogue, à la discussion. Vers minuit, nous avons repris notre route, un peu plus brillants – du moins c'était l'impression que nous avions. Non, ce n'était pas un accès de vanité (la chose eut été possible...) ou une poussée de neurones. C'était plutôt l'effet « monsieur Jacques ». Le professeur avait réussi à rendre à la politique sa noblesse. Dehors, les lampadaires jetaient une lumière blanche sur la neige. La nuit était claire. Nos idées aussi. Un allumeur de réverbères était passé. ■